



## UNE COLONIE DE LA COURONNE



L'ILE de Ceylan forme une "colonie de la couronne" régie par un gouverneur qui représente directement le roi d'Angleterre. Au point de vue officiel et administratif, elle n'a rien à voir avec l'Inde britannique, mais la géographie, l'ethnographie et la religion sont des réalités moins discutables et plus profondes que les systèmes admi-

nistratifs.

La distance est courte qui sépare l'île du continent indien. Les premiers habitants de Ceylan appartenaient, semble-t-il, à la même race que ceux de l'Inde méridionale et, jusqu'au temps de la conquête portugaise, les communications furent soigneusement entretenues entre les deux rameaux issus d'un même tronc.

L'émigration indienne s'est continuée jusqu'à nos jours, et chaque année les Tamils de Ceylan accueillent parmi eux un certain nombre de Tamils du continent. Enfin, les mêmes confessions religieuses se partagent, bien qu'en proportions inégales, la population de Ceylan et celle de l'Inde britannique: bouddhisme, hindouisme, islamisme, sans parler des minorités chrétiennes dont les progrès, ici et là, sont assez remarquables.

L'île s'est, jusqu'à présent, peu mêlée au grand mouvement nationaliste qui secoue le continent indien. Confiant dans les ressources d'un sol merveilleusement fertile, elle jouit tranquillement du bien-être et de la richesse qu'après la nature ses maîtres anglais lui ont procurés.

Cependant, les agitateurs indiens n'ont négligé aucun moyen pour réveiller dans Ceylan une conscience nationale endormie. Leurs missionnaires parcouraient l'île, prêchant comme aux Indes l'union entre les races et les religions, condition préalable et nécessaire au succès.

Aux Hindous et aux musulmans, ils ont rappelé les liens religieux les unissant à leurs correligionnaires du continent et promettant aux bouddhistes de soutenir par tous les moyens la revendication du lieu sacré pour eux, de Boud Gaya.

C'est à l'instigation de ces émissaires que les habitants de l'île ont renoncé à l'appellation de "Cinghalais" qui semblait impliquer opposition entre une race et les autres, pour adopter celle de "Ceylonais" qui abolit toute distinction ethnographique.

Ceylan, rappelons-le brièvement, est à l'entrée du golfe de Bengale, au sud-est de l'Hindoustan, auquel elle est reliée par le pont d'Adam, chaîne de récifs de corail et de bancs de sable, la plus grande île de l'Asie.

Cette terre de 64,000 kilomètres carrés affecte la forme d'une poire; ses côtes, entourées d'écueils, présentent beaucoup de découpures.

La partie méridionale, montagneuse et vallonnée, renferme des pics d'une altitude dépassant 2000 mètres, tandis que la partie septentrionale constitue un pays de plaines basses couvertes au centre d'épaisses forêts.

Le système même des montagnes est le point de départ d'un grand nombre de fleuves et de rivières qui coulent dans toutes les directions, arrosant l'île et contribuant aux sites pittoresques de ces belles et fertiles vallées.

Les moussons règlent les saisons de l'île dont le climat est en général tempéré et régulier.

Trincomalie est la seule rade qui serve de port de guerre et de commerce. Ses eaux profondes peuvent recevoir aisément les navires du plus fort tonnage, et une série de promontoires rocheux très élevés forment une protection naturelle avantageuse.

Depuis l'expulsion des Portugais qui s'étaient installés dans l'île au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Trincomalie n'a échappé aux convoitises d'aucune grande nation coloniale. Au cours des deux siècles suivants, cette place est passée et repassée des Hollandais aux Français, des Français aux Hollandais, pour tomber finalement, en 1795, entre les mains anglaises.

Ceylan s'est appelée: Lanka (resplendissante); Taprobane, Tamrapani, Tampapani, appellation bouddhiste et symbolique; Palaesimundu et enfin Sinhaladvipas (île des lions).

Il reste encore des vestiges de la civilisation cinghalaise. La ville d'Anuradhapura, située à une centaine de kilomètres de Trincomalie et qui fut pendant douze siècles la capitale de l'île, porte l'empreinte profonde de l'influence et de la civilisation hindoues. Sa ruine et sa dévastation furent l'oeuvre d'envahisseurs tamouls et malabars dont le fanatisme était parti en croisade contre le bouddhisme qui menaçait d'envahir toute l'île.

Rien de plus mélancolique que ces ruines de temples cinghalais, édifiés deux cents ans avant notre ère, séjour de faste et de magnificence qui faisait d'Anuradhapura la rivale de Babylone, de Ninive, de Persépolis et de Sargon.

Mais si dévastée que soit de nos jours cette "cité ensevelie sous les lianes", elle laisse encore entrevoir, çà et là, quelque merveille intacte ou à peu près: la piscine de Pokuna, la pagode de Lankarama, des statues de rois, etc., sans oublier les nombreux Bouddhas perdus dans la forêt.

Autrefois, tous ces palais et tous ces temples resplendissaient au soleil; leurs coupes et leurs flèches d'or s'élançaient dans le ciel. Dans les rues, c'était un défilé incessant d'archers, de soldats, d'esclaves, de jongleurs, de danseurs et de musiciens. Des éléphants, des chariots, des chevaux, des troupeaux sillonnaient les grandes artè-